

INTRODUCTION

par

DOMINIQUE LAURE MIERMONT

Pourquoi ce livre ? Parce que l'essayiste et inlassable chroniqueur de son temps que fut Klaus Mann est encore très mal connu en France. On se souvient du Tournant, cette prodigieuse fresque autobiographique ; du roman Mephisto qui a fait, à l'image de son héros, une carrière brillante et mouvementée ; et, il y a quelques années, de son étonnant et émouvant Journal. Dans des formes et des styles très divers, ces ouvrages révèlent un écrivain engagé corps et âme dans les problèmes de son époque. Mais il est un domaine dans lequel Klaus Mann a excellé, manifestant au fil des jours toute la vivacité de son esprit et la pertinence de ses engagements : la chronique et l'essai¹. Son insatiable curiosité intellectuelle et sa combativité naturelle nous en ont légué plusieurs centaines, sur tous les sujets littéraires, artistiques et politiques qui agitérent le monde entre les deux guerres et jusqu'en 1949, année de son suicide à Cannes.

1. La publication du volume d'essais *Le Condamné à vivre* (Denoël, 1999) – consacré aux pulsions de vie et de mort chez Klaus Mann – était une première tentative pour faire connaître cette forme d'écriture de leur auteur.

Les soixante-sept textes regroupés dans ce livre sont extraits des cinq volumes (deux mille deux cents pages) que les éditions Rowohlt ont consacrés aux « essais, discours, chroniques » de Klaus Mann – volumes publiés entre 1992 et 1994 sous la direction de Uwe Naumann et de Michael Töteberg. Les textes sélectionnés sont les plus marquants que Klaus Mann ait écrits contre le nazisme entre 1925 et 1948. Les deux tiers de ces textes ont été publiés du vivant de leur auteur. Le tiers restant est conservé aux archives Klaus Mann de la bibliothèque municipale de Munich. Vingt-quatre de ces textes ont été rédigés directement en anglais, Klaus Mann ayant décidé d'abandonner sa langue maternelle à partir de 1940. Ils seront publiés en version allemande plus d'un demi-siècle après leur date de rédaction. La traduction française a été établie à partir du texte original, soit allemand, soit anglais. Toutefois, en ce qui concerne les titres, ce sont ceux de la version allemande qui ont été adoptés, en raison de leur concision.

Pourquoi ce livre ? Parce qu'on ne rendra jamais assez hommage à ceux qui, dès la fin des années 1920, ont inlassablement mis en garde contre la dictature, contre la guerre, contre le nazisme, contre la barbarie. Klaus Mann fait partie de ces trop rares intellectuels allemands dont nous ne pouvons qu'admirer l'étonnante lucidité. Au fil de ces essais, nous entendons ses cris d'alarme, nous le voyons proposer des stratégies, appeler au rassemblement des forces antifascistes de toute tendance, analyser les exactions commises par le régime hitlérien, dénoncer les compromissions de certains intellectuels, anticiper la fin de la guerre, se projeter dans un avenir de paix européenne et mondiale – et nous assistons à ses indignations, à ses déceptions, à ses désespoirs. Klaus Mann a trouvé dans la lutte contre Hitler la mission de sa vie, et cette mission, il l'a menée jusqu'au bout : en s'exilant, en abandonnant sa langue maternelle, en endossant l'uniforme américain pour contribuer à abattre la « bête immonde ».

Pourquoi ce livre ? Parce qu'il n'est pas inutile, pour nous qui sommes, huit décennies plus tard, à la recherche de repères dans un monde en plein bouleversement, d'entendre une voix libre de toute langue de bois et un discours éloigné de toute pensée idéologique. À travers ces textes, Klaus Mann – Européen de la première heure, rassembleur des forces antifascistes et citoyen du monde – nous donne une leçon de courage et d'honnêteté intellectuelle. Et il nous rappelle fort opportunément que les valeurs démocratiques de liberté, de paix et de justice – ces valeurs aujourd'hui encore sans cesse malmenées – doivent à tout moment mobiliser nos forces.

Paris, novembre 2008

KLAUS MANN, L'ANTITOTALITAIRE

par

MICHEL CRÉPU

Autant aller directement à l'essentiel : cette lettre de Klaus Mann adressée à Stefan Zweig en octobre 1930, juste après le succès électoral des nazis au Reichstag, succès étourdissant, jugé par Zweig dans un article comme un signal de la jeunesse « contre les lenteurs de la haute politique ». Zweig trouve « naturelle » cette révolte des jeunes ; ce ne serait que pour ses propres goûts personnels, il n'y mettrait bien sûr pas le petit doigt, mais il est d'humeur compréhensive. Les jeunes... La réponse de Klaus Mann à l'illustre auteur est cinglante : « Tout ce que fait la jeunesse ne nous montre pas la voie de l'avenir. Moi qui dis cela, je suis jeune moi-même. La plupart des gens de mon âge – ou des gens encore plus jeunes – ont fait, avec l'enthousiasme qui devrait être réservé au progrès, le choix de la régression. C'est une chose que nous ne pouvons sous aucun prétexte approuver. Sous aucun prétexte. »

*Toute la suite de cette réponse est un prodige d'insolence respectueuse, de lucidité ardente ; nous connaissons aujourd'hui de ces lucides qui sommeillent sur leur raison comme des sénateurs. Klaus Mann la cite du reste assez largement dans son autobiographie *Le Tournant* au moment d'évoquer ce fameux virage des années*

trente, où l'Europe bascule tout entière dans les ténèbres. Elle pourrait servir d'emblème à ce recueil de textes réunis aujourd'hui, grâce aux bons soins de Dominique Laure Miermont. Articles, lettres, réponses à des questions, ils ont tous en commun cette même vigueur, ce même irrespect fondamental et immédiat pour la mauvaise puissance qui entraîne son pays, et quel pays : l'Allemagne, la merveilleuse Allemagne de Bach et Goethe, de Novalis et Heine. Comment une telle chose aura-t-elle été possible ? De 1930 à la fin de la Seconde Guerre mondiale, Klaus Mann n'aura donc cessé de secouer le cocotier, il a vu, il a senti tout de suite que l'atmosphère n'était pas bonne du tout. Depuis quand ? Le petit Klaus, à douze ans, ne commentait-il pas la fin de la Première Guerre mondiale dans les premiers feuillets de son journal intime ? Et comment oublier le sombre pressentiment de l'adolescent, plus tard, dans l'atmosphère bucolique et fraternelle des « mouvements de jeunesse » ? À la vérité, le Klaus Mann de 1930, prenant sur lui de tancer le grand Zweig, a déjà saisi la mesure des événements, il a déjà fait ses comptes. Il a observé, à moins d'un mètre, Hitler à la terrasse d'un tea-room munichois, se gavant de tartellettes à la framboise (la scène figure dans *Le Tournant*), et il a compris tout de suite qu'on avait affaire à un « minable ». Mince paradoxal, cependant : en général, les minables disparaissent ; celui-là disparaîtra aussi, mais non sans laisser des traces. Il va falloir résister, lutter à mort contre ce minable paradoxal. Klaus Mann l'a compris tout de suite et il y est allé à fond, sereinement, gravement pourrait-on dire. Le dandy des nuits berlinoises a parfois des accents d'humaniste solennel : « Nous allons devoir nous préoccuper de la survie de la civilisation chrétienne, avec tout ce qu'elle signifie pour le développement de l'être humain et l'enrichissement de la vie. »

Voici donc cet enfant de l'exquise république de Weimar, ayant goûté au vertige du frivole, capable soudain de cette sagesse, d'une incroyable capacité de recul, de dessillement : il demeure l'ange

bouleversant, le noctambule des temps new-yorkais de l'émigration solitaire, preneur de drogue et de sexe et en même temps, oui, ce sage qui résiste pied à pied aux chimères du Nouveau. Car il ne faut pas s'y tromper, et Klaus Mann ne s'y est pas trompé : ce qui a fait au début le succès des nazis, ce fut d'abord d'incarner une forme de modernité, une excellence dans ce que nous appelons aujourd'hui l'art de la « com' ». Klaus Mann n'était pas juif, il était pétri de cette culture allemande dont son père, Thomas Mann, le Magicien, et son oncle Heinrich, le républicain, l'admirateur de Zola et de la France, furent pour lui les si précieux transmetteurs : on a vu dans d'autres cas comme cet héritage incomparable se révéla insuffisant. Klaus Mann eût pu rejoindre les rangs de cette élite culturelle, littéraire, qui trouvait aux nazis un air original, quasi amusant, certes un peu vulgaire, mais allant dans le bon sens. On lira pour l'exemple dans le présent recueil les lignes amères qu'il consacre au grand poète Gottfried Benn, parmi d'autres passages mordants, d'une ironie cruelle à l'égard des nouveaux courtisans : Benn a été un grand écrivain, il le reste, et cependant il se couche, pourquoi ? Klaus Mann pose la question avec la même sévérité dont il a usé envers Zweig, sévérité admirable d'un homme qui ne joue pas, à aucun moment, l'indigné cherchant les suffrages. Combien d'écrivains européens furent capables, au même moment, d'une telle capacité de discernement ? Et combien, parmi les français, furent capables, comme lui, d'une telle lucidité, d'une telle relation à leur identité nationale ? Pour la plupart, l'écrasante majorité, la défense de l'identité nationale aura abouti aux variables diverses de la honteuse collaboration, de la demi-teinte au soutien appuyé. Et il y a parfois une pleurerie de la demi-teinte pire que tout. Chez Mann, c'est exactement le contraire. Défendre son pays, c'est l'arracher à ceux qui s'arrogent le droit de parler en son nom.

C'est qu'on touche ici au point central de la solitude qui fut celle de Klaus Mann tout au long de ces années. Et laissons donc ici cette lancinante plainte du fils maudit, écrasé par le génie

paternel. Considérons plutôt cette solitude pour ce qu'elle a eu de grand, de bouleversant au sens le plus noble de ce terme. Klaus Mann était allemand, il a aimé l'être jusqu'à la fin : on veut dire par là que l'Allemagne est restée pour lui un de ces lieux du monde où le Beau s'est montré et on ne peut lire ici sans être profondément ému ces pages de confiance adressées malgré tout à son pays, aux gens qui y vivent. Il l'exprime lors d'une conférence après la guerre, alors qu'il a un passeport américain : « il y a surtout une chose que je vous prie instamment de comprendre : la défaite en elle-même ne constitue pas une honte, au contraire. La honte nationale, l'avilissement, la décomposition et l'appauvrissement de la vie allemande – c'était le national-socialisme. La défaite pourrait marquer le début d'une restauration morale et culturelle. Ou, pour le dire encore plus précisément : sans la défaite, le processus de restauration qui va peut-être s'engager n'aurait absolument pas été possible. » Klaus Mann n'a jamais cru qu'il y avait autre chose, dans le nazisme, qu'un terrifiant pouvoir d'enlaidissement et de destruction de ce qu'il y a de meilleur et de plus beau ici-bas. Au fond, c'est très simple. Ce n'est pas d'avoir perdu, qui est humiliant. Ce qui est humiliant, c'est d'être dans la peau du vainqueur. Il l'écrit sèchement : « Il n'est pas un seul grand auteur allemand qui ait dit : l'Allemagne vaut mieux que les autres pays. L'Allemagne doit régner sur les autres pays. » Et il dira aussi : « L'énigme allemande me poursuit depuis que je suis en âge de penser. »

Autre point encore, dont témoignent ces textes et qui est fondamental pour la lecture que nous allons en faire désormais. La lucidité dont Klaus Mann fait preuve à l'égard de l'URSS et de son maître de l'époque, Staline. Lui qui se réclame d'un « humanisme socialiste » explique très bien pourquoi il ne sera jamais communiste, pourquoi la philosophie du matérialisme dialectique lui semble inapte à rendre compte de la complexité et de la profondeur de la nature humaine. Nul doute que s'il eût vécu plus longtemps, il se

*fût rangé aux côtés des dissidents soviétiques. Ce n'est pas donc pas seulement « antifasciste » qu'il faut dire, au sujet de Klaus Mann, mais antitotalitaire, et cela, naturellement, change tout. Cela explique en quoi Klaus Mann reste un contemporain capital du xx^e siècle. Et pas seulement pour les nobles besoins de la mémoire. Le destin tragique de Klaus Mann, qui se suicide à Cannes le 21 mai 1949, dans le plus grand isolement (une photo ultime nous le montre émacié, vieilli), échappe à ces nobles besoins mémoriels que nous avons sans cesse à la bouche. Ce qu'il nous transmet est d'une autre nature, me semble-t-il : il y a dans tous ces textes comme dans tous ses livres une aptitude à la nuit de l'homme lucide qui ne tient pas dans les seules limites du militant, fût-il prophétique. D'une certaine manière, Klaus Mann est une incarnation bouleversante du xx^e siècle dans tout ce qu'il peut avoir à la fois d'ardent et de désespéré. Klaus Mann a goûté à toutes les coupes que la vie lui présentait, il a traversé son époque non comme un témoin à distance, mais comme un acteur misant sur ses seules forces. Fort de sa vulnérabilité, fort de sa jeunesse. En définitive, ce qui bouleverse peut-être le plus, à la lecture de ces pages, c'est la confiance qui les porte. La confiance ne saurait être confondue avec une quelconque certitude, fût-elle la plus noble. La confiance ne vaut que dans la stricte mesure du pari et de la volonté qui l'animent : elle n'a qu'elle-même en guise de pierre où reposer la tête. L'auteur de ces lignes se souvient de son émotion ressentie, il y a vingt-cinq ans, quand fut publié en français *Le Tournant*. Or qu'y avait-il donc de si bouleversant qui mettait ce livre à part, sinon l'éclat sensible de cette confiance qu'on retrouve ici, derrière chaque ligne ? Il y a vingt-cinq ans, nul n'imaginait ce qui allait pourtant se produire bientôt de l'autre côté du rideau de fer. Les craquements de la banquise avaient lieu dans les profondeurs ; à la surface, bien peu nombreux étaient ceux qui les écoutaient. Il ne me semble pas exagéré d'écrire que la lecture du *Tournant* était de nature à affiner notre oreille : soudain, il y avait là, près*

de nous, ce jeune homme solitaire qui nous parlait une langue de vérité. Non une langue de prophète ou de professeur, mais une langue de vérité simple. C'est elle que nous continuons d'entendre ici, alors même que partout se multiplient les signes de l'oubli, de la régression et du pis-aller. Tandis que le sombre *xx^e* siècle disparaît lentement comme un pan énorme de banquise, emportant avec lui les traces d'une histoire dont nul ne sait plus, déjà, dire l'alphabet, nous voyons paraître un monde nouveau dont il va falloir apprendre aussi bien à discerner la part d'ombre.

Klaus Mann, nous avons besoin de vous.

Les astérisques ont été réservés aux personnes les plus souvent citées. Ils renvoient à de courtes biographies p. 439.

Les notes et textes annexes de cette édition s'appuient sur les ouvrages suivants :

Uwe Naumann, *Klaus Mann*, Rowohlt, Reinbeck bei Hamburg, 1984.

Uwe Naumann, « *Ruhe gibt es nicht, bis zum Schluss* ». *Klaus Mann (1906-1949). Bilder und Dokumente*, Rowohlt, Reinbeck bei Hamburg, 1999.

Jean-Michel Palmier, *Weimar en exil* (1. *Exil en Europe* / 2. *Exil en Amérique*), Payot, Paris, 1988.

Sous la direction de Élisabeth Décultot, Michel Espagne et Jacques Le Rider, *Dictionnaire du monde germanique*, Paris, Bayard, 2007.

Les traductrices remercient chaleureusement Inès Lacroix-Pozzi et Hélène Bourgois pour leur précieuse collaboration.

LE PREMIER JOUR

Article paru dans le 8 Uhr-Abendblatt, Berlin, 14 avril 1925. Klaus Mann avait commencé dès l'automne 1924 (il n'avait pas encore dix-huit ans) à publier des articles littéraires dans un petit journal berlinois. Au printemps 1925, il effectua son premier grand voyage à l'étranger, qui le conduisit en Angleterre puis à Paris, ville dont il « s'éprit » immédiatement. Suivirent la Sicile, la Tunisie et l'Italie. Ce voyage marqua le début de l'étroite relation qui allait unir Klaus Mann à la France.

Aujourd'hui comme depuis des siècles, le premier jour à Paris est pour tout individu réceptif une expérience forte, impressionnante – beaucoup en ont déjà témoigné !

Nous sommes arrivés en avion. En deux heures donc, nous étions de Londres à Paris, de la mégapole européenne au lumineux foyer de l'Europe. Et il se peut que cette incroyable soudaineté ait encore accru la fascination. Le vol en soi avait été une aventure dont l'intensité s'était très vite épuisée, dégénéralant sur la fin en nausée et en léger ennui. Seul le moment du décollage fut réellement formidable, l'instant où l'on se

détache de cette bonne vieille terre avec une audace proprement luciférienne, où les champs s'enfoncent à vous donner le vertige, où le paysage se transforme progressivement en carte géographique. La descente, elle, ne se distingue presque en rien d'une épouvantable chute. Dans une oblique expressionniste, le sol se précipite à votre rencontre. Une ville se précipite à votre rencontre – et Paris est là.

Certaines villes mettent des jours, d'autres des semaines à dévoiler leur spécificité et leur charme. Paris convainc et même subjugué en quelques heures. Dès l'instant où l'on traverse en taxi la renversante étendue de la place de la Concorde, on est émerveillé. Quand, depuis l'arc de triomphe, on a vu la descente des Champs-Élysées, on ne peut se soustraire aux sortilèges de la capitale.

Ensuite, on vous accueille à l'hôtel en vous causant de manière charmante. Encore tout étourdi par le voyage en avion, on s'assied au café – le thé est mauvais, mais servi avec classe. Il règne une incroyable confusion babylonienne, autour de soi on entend toutes les langues. Des Espagnols gesticulent avec rudesse à la table voisine. Des Américains, admirés et raillés, sont fiers de ne pas avoir besoin du français même pour parlementer avec le garçon : on veille à leur confort avec le plus grand zèle car ils ont la réputation d'être très riches. Des Russes, des Nègres, des Turcs et des Japonais sont assis là, silencieux ou en proie à une gaieté exotique et débridée. Des Suisses déploient de louables efforts pour se faire comprendre. Et au milieu de tout cela, les Français, malins, amusés et avides de gros pourboires, prêtent l'oreille à ce vacarme. Quant à nous, nous observons. Et soudain, telle une vision d'épouvante, s'abat sur nous la pensée que tous ces peuples se sont fait la *guerre*. Ils ont tiré... Il ne s'agit pas d'une théorie pacifiste. C'est une peur, une horreur soudaine qui vous étouffe – et qui n'est compréhensible peut-être

que pour celui qui n'a *pas* vécu le jour de la « mobilisation » en août 1914 parce qu'à l'époque il n'était qu'un enfant. Par la suite, ce jour a pu constituer, pour tous ceux qu'il a bouleversés, une sorte de *justification* des quatre années de guerre. Mais dans ce café, au milieu de ces peuples, dans cet endroit où toutes les langues se fondent en un brouhaha invraisemblable, nous n'avons plus soudain que cette seule pensée : ils ont tiré... Et que d'aucuns veuillent de nouveau en arriver là, voilà une chose que nous n'osons imaginer.

Empli d'une pieuse curiosité, on visite Notre-Dame. La lumière des magnifiques vitraux, rouge, bleu et vert, traverse les perspectives obliques des allées gothiques. On marche, en réfléchissant.

Mais le soir, je suis sur les hauteurs du vieux Montmartre, et derrière moi, le Sacré-Cœur est blanc dans l'obscurité. À mes pieds, dans la brume surmontée du scintillement mat de la lumière électrique, s'étend l'immensité de la ville. Son bruit ne me parvient qu'assourdi. Un aboiement se détache parfois, un klaxon. Et avec un respect qui est comme une *stupéur*, je comprends soudain *ce* que c'est – cette ville, cette *grande* ville, là en bas, dans le scintillement de la brume et de la lumière électrique.

Que l'Allemagne – et *non* la France – soit le sol où, après bien des peines et des luttes, l'avenir ait enfin le droit de naître, telle est ma conviction sacrée, car l'Allemagne est le pays qui fait le plus d'efforts. Mais c'est dans *cette* ville que se concentre – *aujourd'hui comme depuis des siècles* – la splendeur de l'Europe.

RÉPONSE À UNE ENQUÊTE MENÉE
AUPRÈS DE JEUNES ÉCRIVAINS
SUR LEURS TENDANCES ARTISTIQUES

Article paru dans Die Kolonne. Zeitung der jungen Gruppe Dresden, n° 2, février 1930. Parmi les écrivains qui répondirent à l'enquête : Günter Eich, Hermann Kesten, Erik Reger, Ernst Glaeser et Erich Kästner.

De nos jours, tout art sans exception doit être de la « propagande politique », dans l'acception la plus large de ce terme. Ce qui signifie se pencher sur notre époque en vue de la rendre meilleure et de rapprocher l'humanité du but auquel elle aspire sans le connaître.

Certes, c'est une méprise très en vogue, surtout à Berlin, que de considérer une œuvre d'art comme légitime uniquement si elle combat, par exemple, un article de loi dépassé. La valeur militante sert volontiers d'excuse à l'absence la plus flagrante de dimension artistique. Il me semble pourtant que plus une œuvre est passionnée, engagée, « artistique », plus sa faculté d'amender le monde sera grande.

Je souhaiterais n'avoir jamais écrit une ligne qui n'eût pas résulté pour moi – pour moi personnellement – d'une nécessité absolue, qui n'eût pas été une confession mise en forme, organisée, et donc une œuvre d'art. J'aimerais n'avoir jamais publié une ligne qui n'eût, de manière infime, infinitésimale, contribué à éclairer l'énorme confusion que connaît notre époque. Nous ne pouvons faire œuvre utile, faire de la propagande qu'en nous donnant à fond, jamais en bâclant le travail.

L'artiste doit à chaque seconde être conscient de sa mission militante, c'est là son unique vocation. Voudrait-il pour cette raison renoncer à sa qualité d'artiste qu'il se dessaisirait de son outil le plus efficace et le plus important, de son instrument de propagande le plus sacré.